

tier qui avait besoin d'études sérieuses et savantes, s'occupent sans cesse à découvrir les secrets de la nature, pour en tirer parti.

" Par exemple, ils ont acquis la connaissance et la conviction que la base de l'agriculture reposait sur la production des plantes appropriées à la nourriture du bétail, et que ce bétail, qui contribue si largement à la nourriture et au besoin des hommes, rendait à la terre, par les engrais, plus de fertilité que les plantes qui les nourrissent ne lui en prennent.

" Ils se sont attachés à découvrir ces plantes, à les placer dans les conditions les plus favorables à leur végétation.

" Là ne se sont pas bornées leurs études ; ils se sont occupés des soins à donner à la terre, pour la bien disposer à recevoir et à faire prospérer les semences qu'on lui confie ; ils ont étudié les animaux, afin d'accroître, par une nourriture convenable et des croisements bien entendus, certaines qualités des uns et diminuer les défauts des autres ; chaque jour, enfin, ces hommes utiles et éclairés découvrent dans l'amendement et l'assainissement des terres, des procédés qu'avant eux on ne soupçonnait même pas, et pour lesquels nous leur devons une grande reconnaissance.

" L'instruction, Mademoiselle, porte donc à observer des choses auxquelles, on aurait jamais songé sans elle. Vous concevez encore que le savoir n'a pas de terme, puisqu'on peut ajouter, tous les jours, à celui que l'on possède celui des autres.

" Tout cela est bien beau et bien attrayant, et je vous assure que lorsqu'on a commencé à étudier, on ne voudrait pas s'arrêter.

" Tout ce que je viens de dire est un peu sérieux pour une jeune demoiselle, et j'espère que vous en conclurez comme moi, que l'agriculture est une science qui élève l'homme vers son créateur, le rend utile à ses semblables, lui mérite leur estime, et lui permet de prendre dans la société, comme je l'ai déjà dit, le rang qui lui appartient.

" On a si bien compris, aujourd'hui, ce qu'a de noble, de grand, d'utile, la profession d'agriculteur, qu'un homme qui l'a embrassée avec connaissance de cause est à la hauteur de tous ceux qui s'occupent des arts, des sciences et de l'industrie.

" Je ne puis, toutefois, m'empêcher de convenir, avec un vif regret, que l'art agricole n'a pas encore fait un grand progrès, chez bon nombre de nos cultivateurs ; mais espérons que l'instruction et surtout les bons exemples se répandront peu à peu et que notre beau pays ne présentera plus qu'un sol parfaitement cultivé. C'est l'affaire du temps et j'appelle ce moment de tous mes vœux.

" Pour vous prouver, Mademoiselle,

que les femmes peuvent aussi prendre leur part dans les perfectionnements agricoles, je vous envoie la *Maison rustique des Dames*, ouvrage écrit simplement par une mère de famille, Mme. Cora Millet, qui habite la campagne depuis longues années, et qui a joint à ce qu'elle a observé et étudié elle-même tout ce qu'elle a pu apprendre des autres.

" Cet ouvrage est une réunion de tout ce que l'auteur a pu rassembler en fait d'instructions, pour une bonne ménagère de campagne, et comme elle espère que la jeune France agricole, qui se forme dans les écoles d'agriculture, voudra jouir de tous les avantages qui ressortent du savoir faire d'une habile ménagère, elle a réuni dans son ouvrage tout ce qui peut concourir au bien-être de la vie.

" Elle a aussi été guidée par l'esprit d'ordre et d'économie que doit posséder une femme sensée, dans quelque condition qu'elle se trouve placée.

" La *Maison rustique des dames* contient tout ce qui est nécessaire de savoir, pour organiser et conduire une maison, de manière à y trouver l'aisance et le bien-être, pour faire une bonne cuisine et même de bons desserts, pour soigner convenablement les animaux, qu'on a toujours en plus ou moins grand nombre, à la campagne, diriger une laiterie, engraisser des volailles.

" Vous y prendrez aussi une idée d'une culture éclairée, et surtout de celle qui a rapport à la basse-cour, domaine spécial de la ménagère de la campagne.

" Enfin, vous y trouverez une foule d'instructions qui vous seront très utiles ainsi qu'à ma bonne mère, qui est si heureuse de remplacer celle que vous avez perdue.

" Puisse cette ouvrage vous fortifier, mademoiselle, dans le goût que vous avez pour les occupations de la vie de la campagne en vous enseignant les moyens d'y trouver le bien-être et les joies qui appartiennent à cette douce vie !

" Je serais bien heureux, si je pouvais, à mon retour de l'école, vous retrouver encore, pour vous prouver, par la manière dont je conduirai la culture, que tout ce que je viens de vous dire est vrai et digne d'obtenir votre approbation.

" Vous savez que le petit Marcel a toujours mis son bonheur à plaire à sa charmante voisine ; le grand Marcel souhaite de pouvoir continuer à lui être de quelque utilité.

" Offrez, je vous prie, Mademoiselle, mes respects à monsieur votre père, et permettez-moi de vous présenter les hommages respectueux de celui qui sera toujours le plus dévoué de vos serviteurs.

MARCEL."

Lorsqu'Eléonore eut lu cette lettre qui l'avait bien intéressée, et je dirai même émue, elle demanda à son père la permission d'aller la lire chez Progrès, et d'y porter le livre qui l'accompagnait.

C'était un dimanche, il faisait beau temps, on venait d'arriver de la messe, et c'était au sortir de l'église qu'un marchand de l'endroit avait remis la lettre et le livre à M. Martineau.

Eléonore trouva Progrès et Marguerite chez eux ; elle leur lut la lettre qu'ils écoutèrent avec un vif intérêt.

Ils éprouvèrent une grande joie de voir que leur cher Marcel devenait savant, et qu'il avait de bien bonnes idées.

Eléonore leur montra la *Maison rustique des Dames*. Marguerite pensa d'abord que ce livre serait trop savant pour elle ; mais elle fut tout étonnée lorsque, après avoir cherché et lu avec Eléonore l'article des *vaches*, puis celui du *beurre*, puis celui des volailles, du pain, etc. ; elle vit qu'elle les comprenait très bien, que Madame Millet savait mieux qu'elle, tout ce qui a rapport aux affaires de la basse-cour.

Elle fut enchantée de voir qu'elle trouverait dans ce livre de nouvelles méthodes, qui vaudraient sans doute mieux que les siennes.

Progrès partagea la curiosité de sa femme, et il feuilleta aussi, lui, la *Maison rustique des Dames* ; et y trouva également de bien bons conseils pour lui.

Ils quittèrent cette intéressante lecture pour aller à vêpres, où ils retrouvèrent M. Martineau, qui restait souvent chez le curé jusqu'à ce moment.

Après vêpres, Progrès entra, avec M. Martineau, chez M. le Curé ; il avait grand envie de causer avec lui de la lettre de Marcel.

— Savez-vous, Monsieur, dit-il à son bon curé, que mon Marcel écrit joliment aujourd'hui, et qu'il commence à pas mal tourner une lettre :

— Mais, oui, répondit le curé, Marcel a compris toute l'importance de l'instruction ; il a compris qu'un jeune agriculteur qui sait bien son métier doit aussi savoir bien écrire et bien parler sa langue, et comme c'est un garçon qui a beaucoup de bon sens, il s'est livré à l'étude de tout son cœur.

M. Martineau fit ensuite les réflexions suivantes :

— Depuis que des savants se sont occupés de l'agriculture, ils lui ont fait faire de tels progrès, qu'ils lui ont rendu le rang qui lui appartenait, comme le dit si bien Marcel dans sa lettre.

Honneur donc à ceux qui la font prospérer par leur savoir et par leur fortune ! Car si le savoir et l'argent sont les mobiles des industries, ils le sont aussi de l'agriculture perfectionnée, et c'est par leur savoir que les